



ENTRETIEN

CARDINAL ANGELO SCOLA, archevêque de Milan

« En temps de crise, l'Église a un devoir de sobriété »

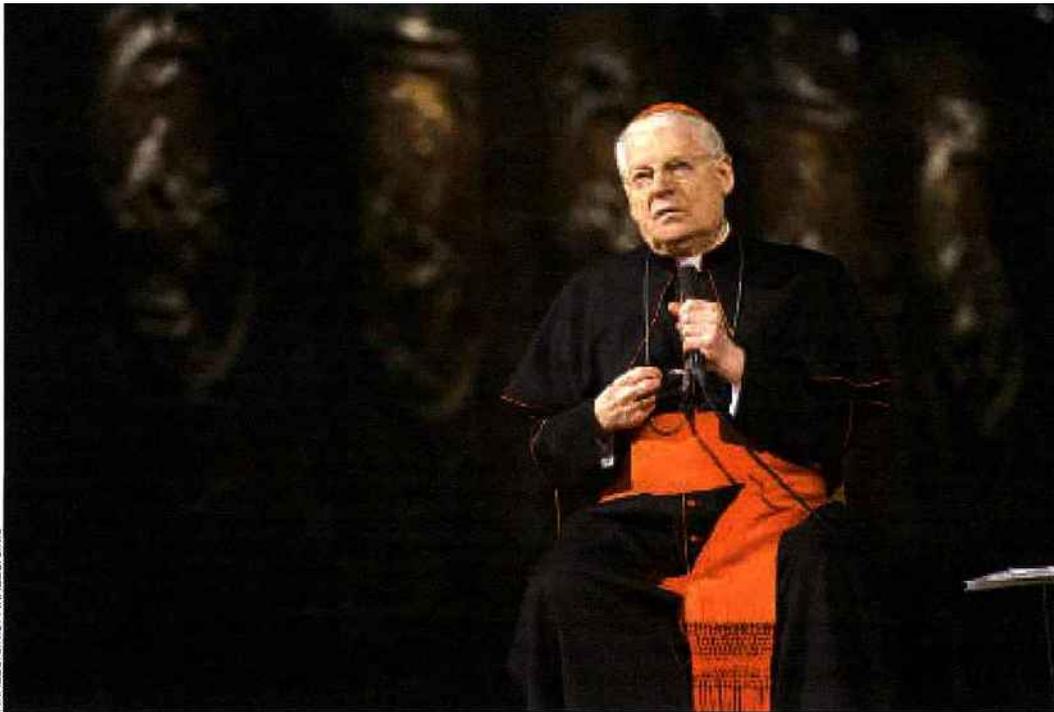
► L'archevêque de Milan, de passage à Paris, analyse les raisons de la crise économique qui, selon lui, est avant tout une crise culturelle et anthropologique.

► Il encourage les communautés chrétiennes à se montrer exemplaires et à témoigner de manière vivante du message du Christ.

La Conférence de Carême que vous avez donnée dimanche 26 février à Notre-Dame de Paris portait sur la solidarité. En ces temps de crise économique, elle apparaît comme une exigence évidente mais constitue-t-elle aussi un motif d'espérance ?

Cardinal Angelo Scola : Depuis 2008, j'essaie d'inscrire la crise économique-financière dans la transition que nous vivons depuis la chute du mur de Berlin, vue comme un point de repère symbolique. Cette transition nous oblige à affronter de manière radicale les questions suivantes : qui sommes-nous ? que

signifie vivre ensemble ? Ceci déborde largement le champ économique. Le développement des neurosciences, l'essor d'Internet se sont ajoutés à la sécularisation pour conduire à une vision de la personne considérée comme une monade, une entité isolée des autres. En conséquence de quoi, les liens se sont distendus, notamment entre les hommes et les femmes. La fidélité n'est même plus envisagée comme l'essence de l'amour. Les liens entre générations ont eux aussi subi une rupture, qui empêche la transmission d'une conception de la vie, du sens à donner à l'existence. Tout cela conduit à ce que j'appelle la "résignation béate" : l'homme moderne s'accommode de sa finitude. Il ressemble bien souvent à un boxeur jeté à terre sur le ring : il arrive à se relever mais n'est plus en mesure de soutenir le combat. Et l'on peut reprocher à nos Églises leur manque de perception de la réalité ou de sensibilité culturelle qui les a empêchés d'être clairvoyants sur ces évolutions. Or jusque dans les années 1960, par exemple, l'Église de France s'est



Le cardinal Scola à Notre-Dame, prêchant la Conférence de Carême, le 26 février. Pour lui, la dette est aussi « l'expression de nos limites. Une personne mûre n'existe pas si elle n'est pas capable de se reconnaître débiteur envers Dieu et envers les autres ».

En temps de crise, l'Église n'a-t-elle pas un devoir particulier d'exemplarité, notamment sur le plan financier ?

A. S. : Évidemment, tout homme a le devoir de l'exemplarité. Cela rappelle l'exigence de Vatican II au sujet de l'Église pauvre. Mais il faut bien s'entendre à ce sujet. Nous avons besoin de moyens pour la mission. La pauvreté de l'Église, qui doit être pensée dans un sens christologique, c'est ce que saint Thomas appelle la liberté de la monnaie. Il s'agit d'un détachement des biens matériels qui nous permet d'être vraiment ouverts à l'amour de l'autre. J'ai été frappé de relire récemment ce que disait Jean-Marie Lustiger en 1984 : « *Nous aurions la possibilité de résoudre la famine si nous le voulions. Nous n'avons pas les moyens de le faire parce que nous ne voulons pas les bonnes fins.* » Il ne s'agit pas de déraciner l'Église de sa culture en disant qu'il faudrait vendre toutes les œuvres d'art que nous possédons. Mais il y a un devoir de sobriété très important.

Comment lutter contre ce que vous appelez la « résignation béate » ?

A. S. : Demandons-nous si nos communautés chrétiennes sont des lieux dans lesquelles on peut dire : « *Viens voir* » !

toujours montrée capable de détecter les métamorphoses de la société et de les signaler à l'Église universelle, tandis qu'en Allemagne

« Tout cela conduit à ce que j'appelle la "résignation béate" : l'homme moderne s'accommode de sa finitude. »

on approfondissait les aspects scientifiques et en Italie les dimensions pastorales. Cet apport s'est beaucoup affaibli et nous en payons les conséquences à tous les niveaux.

La crise actuelle est aussi une crise de la dette. Que peut en dire le théologien ?

A. S. : Parce que nous vivons de manière éclatée, nous vivons dans l'illusion que cette dette n'existe pas puisque nous la fragmentons. Par une sorte de ruse, nous perdons ainsi le sentiment de la solidarité, qui devrait amener à chercher un bon gouvernement des finances. La dette, c'est aussi l'expression de nos limites. Une personne mûre n'existe pas si

elle n'est pas capable de reconnaître ses limites, ses péchés et donc de se reconnaître débiteur envers Dieu et envers les autres. Ce qui est au cœur de la prière du Notre Père. Il faut savoir se reconnaître débiteur et dire avec saint Paul : qu'est-ce que tu possèdes que tu n'as pas reçu ?

Les populations souffrent de la dette, en Grèce comme ailleurs. Comment l'Église peut-elle accompagner de manière concrète ces difficultés ?

A. S. : La plus grande contribution que peut apporter l'Église est de l'ordre du témoignage. Partout, elle doit d'abord se débarrasser de la tentation de l'hégémonie, du

triumphalisme. Le Christ sur la Croix n'est pas triomphant, il était seul mais il est le témoin par excellence. Ensuite, le témoignage ne peut être réduit à l'exemple donné par le « bon chrétien » qui va à la messe. Le témoignage, c'est bien davantage. En Europe, nous avons besoin d'une Église faite de sujets vivants qui communiquent une espérance crédible. Les paroisses, les groupes de fidèles et les diocèses doivent devenir des lieux dynamiques qui remercient pour tout ce qu'ils ont reçu : l'affection, le mariage, la famille, la génération, l'amour, le travail, l'édification sociale, la participation à la société, le repos. C'est un des enjeux de la nouvelle évangélisation.

Un cardinal théologien

Né en 1941, ordonné prêtre en 1970, Angelo Scola a enseigné la philosophie et la théologie morale à Fribourg et à Rome, notamment à l'Institut Jean-Paul-II pour les études sur le mariage et la famille, avant de devenir évêque de Grosseto en 1991, recteur de l'Université pontificale du Latran en 1995, patriarche de Venise en 2002, cardinal en 2003 et d'être transféré au diocèse de Milan en 2011. Le premier volume de son enseignement

sur le mariage, la famille et la vie vient d'être traduit en français (1). Dans une réflexion de niveau universitaire, le théologien explore les dimensions constitutives et indissociables (différence sexuelle, amour-don, fécondité) de l'amour nuptial en l'ancrant dans le mystère de la Trinité.

(1) *Le Mystère des noces*, Communio|Parole|et Silence, 390 p., 29 €

► « En temps de crise, l'Église a un devoir de sobriété »

Nos communautés doivent continuer à être ouvertes, à inviter des gens, à participer au monde d'aujourd'hui avec nos frères. La limite du christianisme, aujourd'hui, c'est l'hégémonie et la militance. Le catholique d'aujourd'hui ne doit pas être un militant. C'est un témoin, qui est plein de gratitude pour Celui pour lequel il se donne, qui prend au sérieux l'invitation de Jésus.

Qu'entendez-vous par militance ?

A. S. : Lorsque vous arrivez dans les paroisses italiennes, vous rencontrez souvent des personnes fatiguées qui donnent tout leur temps avec une générosité extraordinaire. Elles disent : « *Avant nous étions nombreuses, maintenant nous sommes peu.* » Alors, au cours de longues réunions, elles décident d'élaborer une stratégie pour regagner les « éloignés », ce qui rend nos communautés terriblement ennuyeuses. Ce que j'appelle militance renvoie à la logique des partis du siècle passé avec une avant-garde qui dicte la ligne. Cela ne correspond pas du tout à la méthode de vie chrétienne annoncée par le Christ. Celle-ci est faite de prière commune et de fraction du pain, de l'enseignement des Apôtres et de partage concret de la vie quotidienne (Actes 2, 42-44).

RECUEILLI PAR

BRUNO BOUVET et DOMINIQUE GREINER